



Virginia Woolf, l'écriture, refuge contre la folie ?

Valentine Dechambre

Rien n'est moins sûr que l'écriture fût pour Virginia Woolf « refuge contre la folie ». Nous le saurons à lire cet essai passionnant, dirigé par Stella Harrison¹, écrit à plusieurs mains où la langue de V. Woolf, nous donne à entendre la voix en tant qu'elle n'est pas détachée du signifiant.

V. Woolf se fait l'ouvrière de cette vibration infernale du verbe dont son corps est le siège, l'amener à l'Autre lecteur dont elle attendait l'amour, un amour dégagé de celui qu'on dit narcissique auquel elle était étrangère. Alors, il arrive que ça se taise, que ça se détache, quand le public se montre accueillant à l'insensé de sa prose. L'amour du réel, nous enseigne V Woolf, passe par la lettre.

« Je sens dans mes doigts le poids de chaque mot » indique le poids de réel de *la langue* pour cet écrivain qui traquait la matière sonore à la manière d'un sculpteur. En écrivant, V. Woolf forge une langue hors discours, sans codes, sans conventions, sans vouloir dire, à des fins de pure jouissance. Ainsi, conseillait-elle au jeune poète : « Lâchez les rênes à chacune de vos impulsions. Commettez toutes les fautes de style, de grammaire, de goût et de syntaxe. Déversez. Renversez. Insufflez colère, amour, ou satire à tous les mots que vous pouvez attraper, coincer ou créer, dans tout mètre, prose, poésie ou charabia qui vous vient sous la plume. Et vous apprendrez à écrire. »²

En effet, apprendre à écrire ce qui ne s'écrit pas fut la vie à laquelle s'est vouée une femme, anglaise, passeuse de modernité littéraire, à l'instar de celui qui inventait à la même époque la psychanalyse.

S. Harrison évoque le point de rencontre de l'écrivain anglaise avec l'œuvre de Freud. La lettre, son maniement, est au centre : « Ai commencé à lire Freud hier soir pour élargir mes horizons, pour donner plus d'espace à mon intelligence, la rendre plus objective ; pour sortir de moi-même [...] Casser le rythme, etc. ». « Freud est très déconcertant ; réduit l'individu à un tourbillon », ce qui n'est pas pour effarer l'écrivain, au contraire : « J'ai tenté de retrouver mon centre en lisant Freud. » Freud fut ainsi, non pas l'analyste de V. Woolf, mais un partenaire d'écriture dans l'invention d'une langue du « ça », jouissance obscure qui ne se relie à rien, et dont V. Woolf a fait broche poétique, branchement de corps avec un Autre supposé la lire.

Les neuf textes présentés dans l'ouvrage disent des points de lecture singuliers de cette écriture. Ils sont passionnants et originaux chacun dans leur style. Qu'il soit objet d'étude universitaire, clinique, littéraire, chacun d'entre eux tente de « serrer » l'énigme de l'écriture de V. Woolf.

¹ Sous la direction de Harrison S., *Virginia Woolf. L'écriture, refuge contre la folie*, Paris, Éditions Michèle, coll. Je est un autre, 2011.

² Woolf V., À John Lehmann : *Lettre à un jeune poète*, Paris, Arléa, 1996.

Le texte de Luc Garcia sur *La promenade au phare* s'entend dans certaines formules comme une réverbération poétique du récit woolfien : « Le choix entre l'eau rose ou l'eau noire d'une conclusion finale, féroce ou idéale est rendu avec Virginia Woolf au rayon des accessoires essoufflés. Aucune volonté de contrôle. Écrire, juste cela.» ; « Pas d'oracle, pas de prédiction. Juste là, les mots sont posés, au service d'aucune utilité. Le traitement est temporaire, il est une tentative. », poursuit-il nous invitant à faire « un parallèle novateur » de l'usage de l'écriture de V. Woolf avec la solution freudienne de l'analyse : « Comme la pratique analytique, l'écriture relève de l'artisanat, de la fabrique. »

Nous ne saurions mieux dire la fine lectrice de Freud que fût V. Woolf, atteignant directement l'os de la découverte freudienne pour en faire un usage à sa main.

